



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

44 | 2012

L'Italie du Risorgimento. Relectures

Nicole SAVY, *Les Juifs des Romantiques. Le discours de la littérature sur les Juifs de Chateaubriand à Hugo* | Maurice SAMUELS, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France*

Paris, Belin, 2010, 256 p. ISBN : 978-2-7011-4896-0. 23 euros. | Stanford University Press, 2010, 323 p. ISBN : 978-0-8047-6384-4. 60 dollars.

Judith Lyon-Caen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4270>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 203-207

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « Nicole SAVY, *Les Juifs des Romantiques. Le discours de la littérature sur les Juifs de Chateaubriand à Hugo* | Maurice SAMUELS, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4270>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Nicole SAVY, *Les Juifs des Romantiques. Le discours de la littérature sur les Juifs de Chateaubriand à Hugo* / Maurice SAMUELS, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France*

Paris, Belin, 2010, 256 p. ISBN : 978-2-7011-4896-0. 23 euros. | Stanford University Press, 2010, 323 p. ISBN : 978-0-8047-6384-4. 60 dollars.

Judith Lyon-Caen

RÉFÉRENCE

Nicole SAVY, *Les Juifs des Romantiques. Le discours de la littérature sur les Juifs de Chateaubriand à Hugo*, Paris, Belin, 2010, 256 p. ISBN : 978-2-7011-4896-0. 23 euros.
Maurice SAMUELS, *Inventing the Israelite. Jewish Fiction in Nineteenth-Century France*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 2010, 323 p. ISBN : 978-0-8047-6384-4. 60 dollars.

- 1 Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le narrateur, mené par son ami Bloch dans une maison de passe, se voit proposer par la patronne une dénommée Rachel : « « Pensez-vous, mon petit, une Juive, il me semble que ce doit être affolant ! Rah ! » Cette Rachel, que j'aperçus sans qu'elle me vît, était brune, pas jolie, mais avait l'air intelligent [...]. Son mince et étroit visage était entouré de cheveux noirs et frisés, irréguliers comme s'ils avaient été indiqués par des hachures dans un lavis, à l'encre de Chine ». Il la surnomme

pour lui-même « Rachel quand du Seigneur », ce que la patronne, qui ne connaît pas l'opéra d'Halévy d'où venait cet air encore très célèbre à la fin du XIX^e siècle, trouve « très bien trouvé ». Plus tard, il la revoit au bord de la Vivonne, maîtresse de son ami Saint-Loup, « pour lui tout l'amour, toutes les douceurs de la vie, dont la personnalité mystérieusement enfermée dans un corps comme dans un Tabernacle était l'objet encore sur lequel travaillait sans cesse l'imagination de mon ami, qu'il sentait qu'il ne connaîtrait jamais, dont il se demandait perpétuellement ce qu'elle était en elle-même, derrière le voile des regards et de la chair ». Proust, dans sa fulgurance socio-historique coutumière, reprend ici le stéréotype de la « belle juive », tout à la fois esclave (une femme qu'on peut avoir pour « vingt francs ») et figure sacrée (un « Tabernacle ») en désignant l'un des nœuds même de sa formulation et de sa diffusion au XIX^e siècle : l'opéra de Jacques Fromental Halévy, *La Juive*, créé à Paris en 1835 sur un livret de Scribe, et qui connut, rappelle Nicole Savy, plus de 600 représentations à Paris jusque dans les années 1930. L'air lancinant de « Rachel quand du Seigneur » avait été composé par Halévy sur un thème qui rappelait les chants de synagogues.

- 2 Dans *Les Juifs des Romantiques*, Nicole Savy suit les représentations des juifs dans toutes leurs déclinaisons littéraires au cours du XIX^e siècle, le temps d'un long romantisme qui va des lendemains de la Révolution française à la mort de Victor Hugo, l'un des rares écrivains à n'avoir pas seulement manipulé des stéréotypes mais aussi, à la fin de sa vie, surtout, à avoir pris la défense d'un peuple persécuté dans le passé médiéval comme dans le présent des pogromes de la Russie de Nicolas II (chapitre XII). Évoquant tour à tour les figures de la « belle juive », brune et troublante, parisienne autant qu'orientale ; de son double grimaçant, le « vieux Juif », droit venu de Shakespeare, parfois vénérable mais plus souvent cruel ; du juif errant, entre Sue et Renan, Nicole Savy souligne l'omniprésence de stéréotypes venus d'un antijudaïsme de toujours et progressivement gagnés, au fil du siècle, par l'antisémitisme économique et la xénophobie nationaliste. Nicole Savy montre surtout combien les stéréotypes habitent très diversement les œuvres : certains auteurs les retravaillent plus que d'autres, comme Eugène Sue qui fait en 1844 du Juif errant la figure même de l'éternité de la misère et du courage, ou Balzac chez lequel, remarque Nicole Savy en un beau chapitre (XI), s'opère un véritable « déplacement » des lieux communs. Non seulement parce que les juifs de la *Comédie humaine* n'apparaissent pas sous les traits les plus caricaturaux de la belle juive ou de l'usurier, mais aussi parce « qu'il ne s'agit ni de personnages isolés, ni de communautés closes sur elles-mêmes » : « ils font partie intégrante de la société commune et de ses différentes classes » (p. 141). Nombre d'entre eux viennent d'ailleurs d'unions mixtes, comme le journaliste Nathan (dont le modèle était réputé être l'écrivain Léon Gozlan) ou Gobseck lui-même, ou épousent des non-juifs (Nucingen et la fille de Goriot). Esther, Nucingen et Gobseck ne sont pas des stéréotypes : comme tous les personnages balzaciens, ni plus ni moins que les autres, ils sont faits d'un tissu de types, puisés par le romancier dans la grande galerie de physiologies sociales dont le public de la monarchie de Juillet était friand, mais appropriés, creusés par l'écrivain pour figurer dans la grande démocratie romanesque de la *Comédie humaine*.
- 3 À l'orée de ce livre qui revendique « une manière non historienne de contribuer à l'histoire », Nicole Savy rappelle le pouvoir de figuration dont est créditée la littérature au XIX^e siècle, sa force de transformation sur les consciences et les discours (p. 9) et invite son lecteur à « écouter », en la lisant, « ce que nulle histoire ne peut dire ». On pourra pourtant regretter que les travaux d'histoire sur les juifs de France au XIX^e siècle, cités en

nombre dans la bibliographie, soient si peu présents dans les pages du livre, même dans le premier chapitre qui présente une « brève histoire » de la situation des juifs en France à partir du décret d'émancipation de 1791. On s'étonnera surtout d'une absence, celle des écrivains juifs : Nicole Savy, à propos du *Rabbin de Bacharach* d'Henri Heine (1840), écrit qu'il s'agit du « seul roman « juif » de la période romantique » (p. 87) – il s'agit d'ailleurs d'un texte inachevé, publié en allemand en 1840. L'ouvrage de Maurice Samuels, *Inventing the Israelite*, vient au contraire dévoiler un imposant corpus de romans et de récits composés par des écrivains d'origine juive et saisissant, de multiples manières, la situation des juifs dans la France d'avant Proust et d'avant l'affaire Dreyfus.

- 4 D'Eugénie Foa (1796-1853), on sait qu'elle fut une femme-auteur prolifique des années 1840, très engagée dans la cause des femmes, souvent caricaturée sous les traits peu engageants du « bas bleu ». Issue d'une grande famille bordelaise, les Rodrigues, elle était la cousine des saint-simoniens Olinde et Edouard ; sa petite sœur, Hanna Léonie, épousa Fromental Halévy, le compositeur de *La Juive*, en 1842 : Eugénie Foa était donc prise dans un dense réseau familial et intellectuel, où les questions politiques, philanthropiques et religieuses semblent centrales. L'ambivalence du lien au judaïsme de cette femme, qui se convertit en 1846, traverse tout son itinéraire. Maurice Samuels souligne qu'elle fut le premier écrivain juif français à écrire des romans et que son « entrée en littérature » en 1830 s'effectue avec un récit explicitement juif, *Le Kiddouschim*. Avec ce texte, mais surtout avec le volume de nouvelles intitulé *Rachel* (1833) et son roman *La Juive* (1835), Foa reprend les figures juives de *Ivanhoé* de Scott, qui avait eu un succès immense dans les années 1820 pour s'interroger sur l'identité et la position des juifs, et en particulier des femmes juives, dans la société française : la tension entre sentiment d'appartenance à une communauté et désir d'en sortir, les conflits de loyauté entre fidélité familiale et élan amoureux (pour des chrétiens), la situation particulière faite aux femmes, doublement opprimées par la tradition et l'autorité paternelle, reviennent constamment dans ces textes. La lecture précise et subtile proposée par Maurice Samuels permet surtout de saisir des formulations spécifiques, situées dans une époque et dans un itinéraire singuliers, des dilemmes de l'assimilation.
- 5 La figure de Godchaux Baruch Weil (1806-1878), collaborateur des *Archives israélites* sous le pseudonyme de Ben-Lévi dans les années 1840, fait apparaître une écriture de fiction multiforme, du côté d'un judaïsme moderne et réformateur. *Les matinées du samedi*, publiées en 1842, constituent au XIX^e siècle l'un des grands textes de la littérature scolaire pour les enfants juifs, mêlant des morceaux de morale religieuse, d'histoire juive et des récits plus contemporains, – fictions réalistes ou portraits –, qui célèbrent la contribution des juifs à la vie nationale française. Il y va bien ici de la mise au point d'un certain rapport à la patrie française et aux origines, aux traditions, à la religion qui a défini les « israélites » français jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : un puissant attachement à la France, patrie des Lumières et de l'émancipation, le désir de participer à la vie nationale, associé au maintien d'une pratique religieuse modernisée. Les nouvelles de Ben-Lévi dans *Les Archives israélites*, très inspirées de Balzac, soulignent les « paradoxes de l'assimilation des juifs dans la France du XIX^e siècle » (p. 93) en parlant tout à la fois d'absorption désirée dans la communauté nationale (par le service de l'Empereur par exemple) et du risque du déracinement, de la perte de soi. On comprend ainsi, dans la progression du livre, la position plus traditionaliste et orthodoxe tenue par *L'Univers israélite* et son collaborateur Ben Baruch, pseudonyme d'Alexandre Créhange (1791-1872). Et c'est encore dans l'espace de la fiction, dans l'écriture de romans, de contes, de

paraboles, d'almanachs, que se définit une position morale, religieuse et politique : ici, il s'agit d'affirmer la compatibilité avec l'intégration dans la nation d'un judaïsme modernisé mais orthodoxe, d'un attachement aux lieux des origines (les villages de la France de l'Est), aux gestes, aux formes familiales traditionnelles. Mais dans l'écriture de Ben Baruch se fait entendre également la nostalgie d'une perte : l'oubli de la langue, le yiddish judéo-alsacien, et de coutumes qui deviennent presque étrangères pour le lectorat juif des grandes villes.

- 6 Au fil des chapitres monographiques de l'étude de Maurice Samuels, en avançant dans le XIX^e siècle, c'est ce sens de la perte qui vient colorer la confrontation de ces écrivains juifs et français avec la montée de l'antisémitisme. Collaborateur du *Corsaire Satan* dans les années 1840, figure de la bohème et de la nébuleuse fouriériste, Alexandre Weill (1811-1899) « adapte » les romans rustiques de George Sand à la vie des villages juifs d'Alsace. Dans les récits de Weill, et en particulier avec son roman *Couronne* (1857), le village apparaît à la fois comme un lieu politique rêvé, marqué par le partage et la solidarité, et un monde en train de disparaître. La dimension nostalgique de ces « fictions juives » apparaît plus fortement encore dans les romans du « ghetto » évoqués dans le cinquième chapitre : les « lettres sur les mœurs alsaciennes » d'Auguste Widal (1822-1875), publiées dans les *Archives israélites* entre 1849 et 1853 puis, sous le pseudonyme de Daniel Stauben, dans la *Revue des deux mondes* à partir de 1857 relèvent d'un travail d'historien. Docteur-ès-lettres, professeur de littérature ancienne à Poitiers, Douai puis Besançon sous le Second Empire, Widal écrit dans ces fictions une première histoire des juifs d'Alsace. David Schornstein (1826-1879), auteur de nombreux romans-feuilletons sur la vie juive dans les ghettos médiévaux, Heine dans le *Rabbin de Bacherach* et d'autres auteurs germanophones traduits en français par Stauben, constituent une littérature à la fois historique et nostalgique, savante et pittoresque. Il n'est pas seulement question d'une mémoire des origines : d'une part, ces écrits affirment, contre l'image antisémite du juif déraciné, un fort ancrage dans des lieux, des temps, des coutumes ; d'autre part, on y perçoit une forte valorisation de l'histoire savante, qui constitue le village alsacien non seulement comme un lieu de mémoire mais comme un passé historique, bon à regarder, à documenter, à connaître. En mettant en évidence ce sens de l'histoire dans des fictions, Maurice Samuels retrouve les questions soulevées dans son passionnant premier ouvrage, *The Spectacular Past*, qui traitait de la diffusion et des formes populaires du savoir historique dans les premières décennies du XIX^e siècle¹.
- 7 Appuyé sur un corpus considérable et peu connu, *Inventing the Israelite* éclaire avec une grande subtilité la situation des juifs français avant l'affaire Dreyfus à partir d'œuvres de fiction envisagées pour le « travail culturel » qu'elles accomplissent. On voudrait poursuivre l'enquête : qui lisait ces écrits et comment circulaient-ils ? Comment comprendre l'investissement des formes les plus contemporaines d'écriture et de publication (la fiction réaliste, le conte historique, la littérature illustrée, la presse) dans les itinéraires sociaux, ici très divers, de leurs auteurs ? Comment saisir les lignes de fracture politiques que l'on devine, entre le socialisme de Weill et la position conservatrice de Widal par exemple ? On voudrait pouvoir analyser ces récits non seulement comme la thématization de questions identitaires tournée vers un public qui demeure d'ailleurs mal connu, mais comme des actions d'écriture qui engagent, font travailler la position et l'identité de leurs producteurs. Un tel travail, engagé sur tant de parcours et d'écrits, aurait largement excédé les dimensions d'un livre déjà exceptionnellement dense. L'histoire que propose Maurice Samuels n'explore pas par la

littérature un « insu » du savoir historique : l'auteur accomplit un travail d'histoire avec la littérature, qui met au jour des pratiques d'écritures et des configurations sociales, intellectuelles, savantes, mémorielles recouvertes par le choc de l'Affaire Dreyfus. Il s'agit là d'un ouvrage majeur pour l'histoire des juifs en France, dont il faut vivement souhaiter la traduction en français.

NOTES

1. Maurice Samuels, *The Spectacular Past : Popular History and the Novel in Nineteenth-Century France*, Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 2004.